UN HIVER À ROME

DU MÊME AUTEUR

La Première Extase
Rivages, 1987
et Rivages/Poche, « Bibliothèque étrangère »,
n° 228

La Fin de la bataille
Rivages, 1988

L'Autre Maîtresse
Rivages, 1992

Transports
Rivages, 1994

Trois Passions
Seuil, 1997

Pausilippe
Seuil, 1998

La Citoyenne de l'ombre
Seuil, 2001

Entre nous
Seuil, 2004

La Science des adieux
Seuil, 2007

L'Obscure Ennemie
Seuil, 2010

ELISABETTA RASY

UN HIVER À ROME

roman

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR NATHALIE BAUER

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Ce livre est édité par Martine Van Geertruyden

Titre original : *Molta luce in pieno inverno*
La Biblioteca di Repubblica-L'Espresso,
collection « L'amore ai nostri tempi »
© original : 2011, Elisabetta Rasy
Published by arrangement
with Marco Vigevani & Associati Agenzia Letteraria

ISBN 978-2-02-108442-9

© Éditions du Seuil, mars 2014,
pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Un

Lorsqu'ils s'étaient installés à la campagne, dans la maison proche de Rieti qu'il avait achetée bon marché après sa retraite puis retapée pour une grosse somme d'argent, Vincenzo avait commencé à souffrir d'insomnies. Il ouvrait les yeux tantôt à quatre heures quarante, tantôt à cinq heures dix – telles étaient plus ou moins précisément les heures –, et faisait des mots croisés. Il prétendait que ces réveils matinaux ne le gênaient pas, il s'absorbait silencieusement dans ses grilles sans la déranger, elle. Il prétendait aussi que c'était le silence qui le réveillait, qu'il n'y était pas habitué.

Quand Costanza avait regagné Rome – définitivement, parce que la vie à la campagne avait pris, à ses yeux, l'allure d'un crissement de craie sur une ardoise –, elle avait souffert à son tour d'insomnies. Elle aurait aimé en rejeter la faute sur la circulation de Porta Pia, sur les autobus qui roulaient avant même qu'il fît jour, mais il n'en était rien. Les

autobus matinaux ne l'avaient jamais réveillée, pas même dans les pires moments. Parfois elle se réjouissait d'abandonner son lit dans le crépuscule de l'aube, de voir le gris cendré du ciel virer à la couleur des débuts de journée. Mais cela ne se produisait qu'au printemps et en été. D'octobre à mars, la nuit persistait le matin, et c'était dur. Elle n'arrivait pas à rester couchée et elle n'arrivait pas à se lever.

Ce jour-là, elle devait toutefois se rendre à un mariage et donc s'habiller plus soigneusement, coiffer ses cheveux gris en bannissant l'horrible catogan qui lui donnait l'apparence d'un hippie déguisé en ménagère, pas se maquiller, non, mais au moins se vêtir correctement par respect pour les mariés. Même si, quel plaisir peuvent avoir à se marier un homme de soixante-deux ans et une femme de cinquante-huit ? Le mariage est un jeu réservé aux jeunes, ou, sinon un jeu, du moins une affaire juvénile. Je ne suis pas en phase avec mon époque, ou plutôt je ne suis en phase avec rien, songeait Costanza en enfilant un pantalon de velours qui réclamait son attention depuis dix ans. Et puis quelle idée de se marier un samedi de novembre, alors que la nature s'apprête à hiberner et que les humains sont de mauvaise humeur, excepté les amateurs de mois froids, des gens au caractère difficile, des créatures d'ombre qu'elle ne parvenait pas à comprendre dans sa jeunesse ! Quelle idée de se marier un samedi de novembre, qui plus est dans un mausolée, un mausolée portant son prénom ! Par la

suite cependant, lorsqu'on lui demanderait à quand remontait sa dévotion à sainte Costanza, elle répondrait : À un samedi de novembre, mais ce n'était pas de la dévotion, c'était un coup de foudre, un phénomène qu'elle ne pouvait ni ne voulait expliquer, et surtout pas à son mari.

Lorsque les bougies se consument jusqu'au bout en pénétrant dans les entrailles du chandelier et en versant par surcroît dessus des larmes incassables, il est nécessaire, pour les en extraire, de se livrer à une opération longue et périlleuse puisqu'elle requiert un couteau pointu. Costanza avait été une de ces filles qualifiées de belles mais un peu bêtes, avec lesquelles tous les garçons veulent coucher sans les épouser. Bien sûr, beaucoup de temps s'était écoulé depuis, pensait Costanza pour se distraire de son doigt dont l'entaille distillait malignement des gouttes rouges sur la cire blanche. Aujourd'hui, on ne se pose plus ce genre de questions – ou si ? Existe-t-il encore des filles avec lesquelles on veut coucher sans les épouser ? Elle n'aurait pas su répondre. À un moment donné, tout avait changé, mais seulement jusqu'à un certain point. Elle n'avait rien de bête. Elle était un peu étourdie, un peu ahurie – ça, elle n'avait aucun mal à l'admettre. Son problème était ailleurs : elle couchait avec ceux qui le voulaient avant de comprendre qu'ils ne l'épouseraient pas. Et cela la blessait, mais non parce qu'elle tenait au mariage. À cause de leur impolitesse. À cause de leur ingratitude.

L'histoire des bougies était une véritable idée fixe, totalement superflue, voire vaguement et dégoûtamment New Age, avait déclaré Vincenzo. Aucun rapport avec le New Age, lui avait-elle expliqué, tu confonds avec les films américains dont les héros font l'amour dans une baignoire entourée de bougies parfumées. Comment sais-tu qu'elles sont parfumées ? Tu ne les as tout de même pas reniflées ! avait-il répliqué, lui qui aimait polémiquer comme tous les vieillards, ou comme tous les maris, ou encore comme tous les anciens syndicalistes. Pour la contredire, il n'hésitait pas à exhumer des blagues de collégiens, à moins que ce ne fût pour la faire rire, comme avec les enfants. Or elle ne riait pas : ces blagues n'auraient tiré de rires à personne – certainement pas à elle qui n'avait jamais envie de rire, à croire que ses muscles faciaux avaient oublié ces opérations simples qui modifient la position des lèvres et intensifient la lumière nichée dans les prunelles. Elle aimait que son foyer regorge de bougies. Et par certains après-midi d'hiver, quand, malgré ses efforts et ses tentatives, malgré son application et les tortures qu'elle infligeait à son esprit, elle ne trouvait rien à faire, elle les allumait toutes.

La grande armoire à trois portes qu'elle avait héritée de sa mère occupait un mur entier de la chambre et arrivait jusqu'au plafond. Elle la fréquentait ainsi que le bras d'une pelleteuse fréquente l'asphalte de la route. Elle plongea la main dans le côté droit et

en sortit une veste du même velours noir que le pantalon, dont une manche malheureuse avait été abîmée par une coulée de cire. Les autres vestes, elle le savait, la serraient à la taille. Elle n'avait plus rien d'une Vénus de poche, comme la grand-mère de son mari l'avait définie bien des années plus tôt. Jusqu'à ses glorieux quatre-vingt-treize ans, âge auquel elle était morte après une journée de migraine, cette grand-mère avait étalé avec un toucher impressionniste sur son visage une quantité considérable de rouge à lèvres, qu'elle estompait en vagues légères vers les joues, et n'avait jamais supporté la beauté naturelle de Costanza, ou plutôt n'avait jamais supporté Costanza. Cette femme, qui employait pourtant des expressions idiomatiques et un langage choisi en toutes circonstances, l'avait qualifiée non seulement de Vénus de poche, mais aussi de souillon, et avait ordonné à son petit-fils de veiller à ce que sa future épouse – puisque c'était ce qu'elle devait devenir – ne sorte pas sans un maquillage adéquat.

En pensant à l'odieuse grand-mère, Costanza tira du recoin le plus sombre de l'armoire une sorte de tunique, ou plutôt une blouse en soie grège couleur noisette. Elle l'avait achetée au cours de l'été 1982 en Avignon, où Vincenzo et elle s'étaient arrêtés pour déjeuner sur la route de Cannes à Paris. À Paris, ils voulaient aller danser – ce dont ils s'étaient finalement abstenus –, et cette tunique portée sans rien d'autre sur ses jambes bronzées lui avait paru élégante. Un

soleil voilé perçait maintenant le ciel au-dessus des arbres de la via Nomentana, et tout était auréolé de gel. Costanza puisa dans le côté gauche de l'armoire une cape en laine noire acquise pour l'enterrement de son père, un quart de siècle plus tôt, et, bien que le miroir de l'entrée lui révélât sans l'ombre d'un doute combien l'ensemble de ses vêtements était inapproprié, elle se dirigea vers l'arrêt du 60. À l'intérieur du mausolée, tandis qu'on attendait les mariés, personne ne lui adressa la parole, soit parce que personne ne l'avait remarquée, soit parce que sa tenue et toutes ces pièces d'antiquité étaient trop inquiétantes, soit encore parce qu'elle ne souriait pas comme les autres. Elle se perdit donc dans les profondeurs des voûtes concentriques, dans le jeu des colonnes, dans le désir de connaître cette sainte qui portait son prénom et qui avait affronté la vie éternelle dans un lieu plus élégant que le paradis.

Quand son regard abandonnait les arcs et les colonnes pour se poser sur le couple qui se tenait devant l'autel, elle repensait à ce lointain voyage en France. Elle ne se rappelait ni comment elle était tombée amoureuse de Vincenzo, ni la violence et la nécessaire furtivité de leurs étreintes, ni même l'étrange campement censé être un village de vacances, avec ses bungalows semblables à de véritables cabanes d'indigènes, humides et infestés d'insectes, dans une